

DOSSIER
« La Flandre, ici et maintenant »

Coordonné par Frédéric Saenen

Tanguy de Wilde

**Entretien croisé avec Assita Kanko,
Luc Bertrand et Mark Eyskens**

Assita Kanko brouille pas mal de repères mais en tant que députée européenne élue en 2019 sur la liste *Nieuwe Vlaamse Alliantie* (N-VA), elle incarne une part indéniable de la Flandre ici et maintenant. Les observateurs politiques la connaissent d'abord comme une jeune femme issue du Burkina Faso s'insurgeant contre l'excision forcée des petites filles, une pratique contraignante dont elle avait elle-même été victime. Mais Assita Kanko est bien plus que cela. Elle ne veut être assignée à aucun rôle que son genre ou ses origines prédétermineraient. Ce n'est pas parce qu'on est femme qu'on ne peut pas faire un clip de campagne électorale empreint d'humour provocateur avec une inversion des rôles dans les tâches domestiques. Et ce n'est

pas parce qu'on est noire qu'on est obligée d'être de gauche, estime-t-elle. Elle est ambitieuse et ne s'en cache pas : elle milite dans les cénacles libéraux du MR et du VLD en escomptant des postes à responsabilité et non pour servir le café. Mais Assita Kanko refuse qu'on la taxe d'opportunisme quand elle officialise son passage à la N-VA : si elle avait été opportuniste, elle serait partie à la pêche au vote ethnique sur une liste de gauche à Bruxelles, déclare-t-elle en substance. Alors flamande, Assita Kanko ? Oui, répond-elle, par choix, elle connaît le *Vlaamse Leeuw* et le chantera. Elle ne réduira pas Theo Francken à une caricature grotesque mais lira avec attention ses écrits pour les commenter, et tout cela en continuant à aimer sa belle-famille liégeoise. La N-VA lui est progressivement apparue comme une évidence : un parti clair, direct, inspiré des valeurs des Lumières, pas du tout flou, exigeant mais juste dans sa politique d'intégration, comme au Canada. Battante, la députée européenne peut l'être quand elle défend la préservation du « mode de vie européen », celui de la liberté, de l'égalité et de l'État de droit, face à une collègue socialiste qui fantasme derrière ces mots une théorie de la peur du « grand remplacement » qu'Assita Kanko dément par sa présence même. Aujourd'hui, la jeune quadragénaire polyglotte issue du « pays des hommes (et des femmes) intègres » met son ambition au service du parlement européen, s'investit dans les dossiers de l'action externe de l'Union, veille à promouvoir les valeurs européennes. Une femme pressée... de réussir.

C'est le papa de Mark Eyskens qui déclara que la « Belgique de Papa » n'existait plus. On était en 1970, la fédéralisation de l'État belge commençait à s'inscrire dans les institutions. Communautés et Régions devinrent des réalités en construction permanente. Mais du milieu des années septante au début des années nonante, au gouvernement national, ce fut l'époque de « Leo, Wilfried, Mark et les autres » pour reprendre la traduction du titre d'un livre du journaliste Hugo De Ridder en

1987 (*Geen winnaars in de Wetstraat*, 1986). Les Premiers ministres sociaux-chrétiens néerlandophones s'enchaînèrent pratiquement sans discontinuité et Jean-Luc Dehaene prolongera jusqu'en 1999 le règne de ce que d'aucuns décrièrent comme l'État-CVP. Pourtant, il ne viendrait à personne l'idée de qualifier Mark Eyskens de nationaliste flamand. Moins militant de la cause flamande que le jeune Wilfried Martens, plus pondéré que Leo Tindemans dans l'arène politique, finalement trop cultivé, trop intellectuel, trop universitaire et cosmopolite pour s'enfermer dans une quelconque radicalité. Mais alors pourquoi l'interroger sur la Flandre ici et maintenant? Tout simplement parce qu'il fit partie de cet aréopage d'hommes politique flamands qui prirent leur responsabilité pour transformer le pays sans vouloir le démanteler, persuadé comme l'affirmait Wilfried Martens que le juste équilibre se situait dans le fédéralisme de coopération. Qu'en est-il dès lors *ici et maintenant*? L'ancien Premier ministre est un personnage éclectique qui est aujourd'hui reconnu comme un des ministres d'État les plus expérimentés. Si son passage à la tête du gouvernement dura moins d'une année, il fut cependant longtemps ministre des Finances avant de diriger les Affaires étrangères. Enseignant universitaire et homme de plume, Mark Eyskens a rédigé une soixantaine de livres et la *Revue Générale* a récemment rendu compte du dernier¹. Avec la peinture à l'huile comme violon d'Ingres, le ministre d'État incarne une forme de sagesse politique.

Luc Bertrand est un Anversois, ce qui le porte à la fois vers un ancrage identitaire dans la cité portuaire et vers le grand large pour parcourir le monde. Chez Ackermans & van Haaren, le capitaine d'industrie se déploie aussi bien dans la construction, l'immobilier, le secteur énergétique que dans l'investissement financier. Il est avant tout un entrepreneur avec le goût du tra-

1 T. de Wilde, « L'écriture et le pouvoir politique », *Revue Générale*, Automne 2019, n° 1, p. 218 à 225.

vail bien fait, ce qui engendre chez lui une désolation devant le manque d'efficacité de la puissance publique. Il appréhende les campagnes électorales qui font monter en graine des sources de discorde au sein de la population. Mais il n'hésitera pas à interpeller le Sud du pays quand il constate avec étonnement le poids du secteur public dans l'économie wallonne. Pragmatique, en permanente quête d'efficacité, Luc Bertrand s'étrangle parfois devant la somme des compromis institutionnels qui ont produit un système politique ingérable à ses yeux. Si cela ne tenait qu'à lui, les structures seraient simplifiées ; provinces et Sénat pourraient disparaître mais au profit d'une circonscription fédérale qui aurait la vertu de donner une surface nationale aux membres du gouvernement fédéral. Tous les champs de l'action publique, même la santé, la justice ou l'action sociale seraient scrupuleusement soumis à des tests de performance efficace. Non pas parce que ces secteurs devraient être rentables mais parce que leurs performances constituent le meilleur antidote de l'extrémisme : pour Luc Bertrand, la gestion efficace de la cité produit une satisfaction qui met une sourdine à tous les populismes. Actif également dans les secteurs de la connaissance et le monde culturel, il voudrait que la Flandre mais aussi l'ensemble de la Belgique prennent davantage conscience de leur valeur ajoutée, de leurs talents et ne se laissent plus trop aller à un penchant naturel d'excès de modestie. En réalité, discuter avec Luc Bertrand de la Flandre ici et maintenant, c'est surtout s'interroger sur la Flandre de demain. Passionné d'innovation, il ne s'arrête guère à des constats figés, il préfère penser l'avenir et s'y projeter, y contribuer, toujours persuadé que demain sera meilleur.

Tanguy de Wilde (TdW) : Pour vous, que représente la Flandre ici et maintenant ?

Assita Kanko (AK) : La Flandre, c'est ma maison, c'est ma terre adoptive, c'est un endroit qui m'a absorbée, c'est un

lieu dont j'ai appris la langue. Il est impossible de connaître la Flandre sans en comprendre la langue. La Flandre est un espace où je me sens chez moi parce qu'il y a une volonté d'excellence que je partage, un esprit entrepreneurial dynamique, une volonté de faire plus, de faire mieux qui correspond à ma sensibilité. En outre, comme je suis gourmande, j'apprécie les produits du terroir caractéristique de la région.

Mark Eyskens (ME) : Je n'ai pas choisi de naître en Flandre (à Louvain) mais dans le Brabant flamand, aujourd'hui appartenant à la Flandre. C'est l'espace où j'ai passé la plus grande partie de ma vie. Les nécessités de la vie et ma vie professionnelle m'ont accordé le privilège de visiter un très grand nombre de pays étrangers. En plus j'habite à 24 km de Bruxelles, capitale de l'Europe, une des villes les plus internationales du globe. Mon univers intellectuel et culturel n'est toutefois pas limité par les frontières géographiques. J'attache une grande importance à la connaissance des langues et particulièrement au néerlandais, qui est parlé par 17 millions de Néerlandais et 6,5 millions de Flamands, ce qui en fait, en Europe, une langue d'importance moyenne. Et j'ai écrit les deux tiers de mes livres en néerlandais et les autres en français et parfois en anglais.

Luc Bertrand (LB) : Je voudrais ici faire référence à un livre publié il y a des années par Patricia Carson, une Britannique, épouse d'un professeur de l'Université de Gand, qui s'installa dans cette ville et put en tant qu'historienne observer la Flandre et la Belgique qu'elle appréciait beaucoup. Ce livre s'intitule *The Fair Face of Flanders* (Gand, 1969, traduit en français en 1973 sous le titre *Le miroir de la Flandre*). La vision de Patricia Carson m'apparaît extrêmement juste : la Flandre, ce n'est pas ce qu'on croit. La Flandre, historiquement, ce sont les villes, leur force économique et leur beauté culturelle. Quand on veut faire une seule peinture de la Flandre, on se trompe ; c'est tellement diversifié. Le Limbourg ne ressemble pas à Anvers, qui ne ressemble pas à la Flandre occidentale. Les Ardennes flamandes

sont totalement différentes de la Côte. Le fil qui relie cet ensemble de différences, ce sont les villes, leur structure, leurs habitants qui en dynamisent l'économie. Voilà la Flandre, et on doit y ajouter l'importance des universités et de leur potentiel d'innovation qui sont à la base de la richesse de demain, notamment par la création d'une multitude de *spin-off*.

TdW : Quelles sont pour vous les composantes de l'identité flamande ?

AK : Avant tout la langue pour s'immiscer dans la culture et franchir le pont de la compréhension du peuple flamand. La première composante est donc d'ordre linguistique. Par ailleurs, en tant que flamande d'adoption, j'ai l'avantage de pouvoir poser sur l'identité flamande un regard neuf, non chargé de revendications historiques. Mon regard sur la Flandre est actuel et je peux la découvrir et la dépeindre dans sa réalité contemporaine. Ce qui me frappe le plus, c'est l'ouverture d'esprit et le dynamisme économique. La Flandre représente le poumon économique de la Belgique, avec la plus large part des exportations du pays. Cela crée une économie ouverte sur le monde. Un aspect corollaire de l'identité flamande est la prépondérance de l'économie sur la sécurité sociale. Il y a un optimisme en termes de progrès et une valeur accordée au travail plutôt qu'à l'assistanat social.

Cette identité se nourrit aussi de valeurs et de normes à respecter, celles d'une société démocratique. Une différence avec le Sud du pays se situe au niveau du respect des règles communes : la Flandre aborde la démocratie dans un esprit de centre-droit alors que la Wallonie penche vers la gauche. Une autre distinction réside dans la perception de la question identitaire, parfois envisagée négativement du côté wallon, alors qu'elle est une source de fierté en Flandre. Il n'y a aucun mal à être fier de sa langue, de sa culture, de son identité. Pour moi, c'était assez facile de me mouler dans l'identité flamande parce que au Burkina Faso, sous la présidence de Thomas Sankara, le patriotisme

était une valeur puissamment cultivée. Je me reconnais donc dans cette expression d'une certaine fierté identitaire. Enfin, si l'identité flamande accorde une grande valeur au travail, elle s'épanouit aussi dans les plaisirs de la vie et une forme d'humour différente de ce que la presse francophone semble dire.

ME : Pour ma part, je n'aime pas trop le mot *identité* car il dérive rapidement vers le concept d'une identité ethnique, laquelle est scientifiquement discutable et dégénère facilement en identité nationaliste, tendant à exclure tous ceux qui ne sont pas « identiques » en niant la diversité de plus en plus répandue dans un monde globalisé. Je suis un personnaliste et pour moi l'homme moderne a un profil stratifié : il aime sa famille, sa ville ou son village, sa région, son pays, l'Europe et il adore explorer les autres continents avec leurs habitants. Le « peuple » devient de plus en plus une « population » multiculturelle. La multiculturalité peut donner lieu à des tensions sociétales si elle ne se transforme pas en interculturalité. Mais cela implique un difficile équilibre entre le respect de l'autre et l'estime de soi-même. Le darwinisme social est toujours actif : « la lutte pour la vie et la survie du plus apte ». Le slogan « *Eigen volk eerst* » ou la conviction d'appartenir au « *Herrenfolk* » en sont les manifestations les plus inquiétantes.

LB : L'identité flamande est multiple : anversoise, gantoise, louvaniste, par exemple, mais avec à chaque occasion une identité urbaine forte visant au développement harmonieux des villes. Un moteur de dynamisme se situe dans un réseau de familles industrielles qui assurent une proximité et une connaissance mutuelle aux entreprises.

TdW : *En quoi la Flandre se distinguerait-elle de Bruxelles et de la Wallonie ?*

LB : Une certaine identité urbaine se retrouve aussi à Bruxelles et en Wallonie, en particulier avec la principauté de Liège, mais le poids des villes a été mieux maintenu en Flandre, sur une plus longue distance et avec plus de force. Une explica-

tion réside peut-être dans le fait que la révolution industrielle n'est pas passée aussi intensément par la Flandre. Alors qu'au sud du pays, le charbon et l'acier ont développé un tissu industriel qui a fait de l'ombre à cette identité urbaine. Quant à Bruxelles, elle a un potentiel d'absorption énorme de populations diversifiées. La ville est plus mixte et ne demande qu'à être bien gérée pour déployer sa force à l'avenir, notamment avec l'appui des universités qui y sont présentes.

ME : Historiquement parlant, la distinction entre régions belges est relativement récente et politiquement exploitée. Il fut un temps où la Flandre s'étendait en France jusqu'à la Loire ou faisait partie des dix-sept provinces des Pays-Bas. En Belgique, à partir de 1830, la distinction la plus importante entre les Belges était de nature sociale, à savoir la domination d'une bourgeoisie possédante industrielle et francophone, même si en Flandre elle était d'origine flamande. La population flamande était plutôt agricole. Le mouvement flamand fut émancipatoire et s'inscrivit dans le contexte de la lutte des classes. Les éléments culturels et linguistiques se sont ajoutés progressivement grâce à la démocratisation de l'enseignement, la formation d'une élite intellectuelle, souvent ecclésiastique et le suffrage électoral général. La différenciation entre nos trois régions est d'ordre économique et remonte à la deuxième moitié du XIX^e siècle, la Flandre étant très agricole et la Wallonie très industrialisée, grâce au charbon et à l'acier. Beaucoup de Flamands allaient travailler dans les mines wallonnes. Le moment de basculement se situe dans les années 1960 avec la crise structurelle, voire fatale des charbonnages et de la sidérurgie, en faveur d'une Flandre industriellement modernisée, profitant aussi de la présence sur son territoire de grands ports maritimes. Les confédéralistes et les séparatistes en Flandre ont érigé particulièrement la différenciation économique entre la Flandre et la Wallonie et ses conséquences politiques en « théorie des deux démocraties », la droite dominant la Flandre et la gauche la Wallonie. Tout

cela est surfait. Le MR, parti libéral conservateur, est membre du gouvernement wallon et gouverne avec le ministre président socialiste Elio Di Rupo qui a préféré les libéraux aux gauchistes du PTB. Sur le plan économique, nos régions sont très complémentaires avec beaucoup d'entreprises belges qui ont des filiales dans plusieurs régions. Les relations commerciales entre la Flandre et la Wallonie sont plus importantes que celles avec respectivement l'Allemagne, les Pays-Bas et la France. Il est toutefois exact que la plupart des indicateurs économiques et sociaux de la Wallonie accusent un handicap important par rapport à la Flandre.

AK : Même si j'ai vécu à Leuven puis à Bruxelles et me suis mariée avec un Wallon de Liège, j'ai parcouru la Flandre pour mieux en saisir les singularités, j'y ai donné plusieurs conférences et je suis devenue chroniqueuse au quotidien *De Standaard*. J'ai remarqué qu'en Flandre la culture du débat intellectuel est différente de celle du côté francophone : on peut agiter plus d'idées sans tabous et bousculer les personnes sans que cela ne tourne aux exclusives. Au contact de certains francophones, ce qui me frappe, ce sont les préjugés sans fondements présents dans les esprits, à l'égard des Flamands en général et de la N-VA en particulier. Quand on veille à discerner en profondeur la nature même de la Flandre, on se rend compte que ces clichés n'ont pas lieu d'être. Cela dit, il faut prendre son temps pour percevoir les différences Nord-Sud. La Flandre n'exprime aucun rejet à l'égard de quiconque, mais elle a une affirmation d'elle-même. Ce qui fait qu'on peut devenir flamand sans aucune difficulté ; l'acceptation dans la communauté flamande n'est pas un problème. Je ne ressens pas de différence entre moi-même, d'origine burkinabé, et les autres Flamands, de souche ou d'adoption.

ME : L'on peut inverser la question et se demander en quoi la Flandre *s'apparenterait* à Bruxelles et à la Wallonie. Toutes les enquêtes sociologiques prouvent que Flamands, Wallons et

Bruxellois ont pratiquement les mêmes soucis prioritaires : leur santé, leur emploi, leur prospérité, sécurité, mobilité et la qualité de la vie. Le communautaire n'arrive qu'en bas de liste. Le tourisme réciproque reste important. Le monde des affaires, syndical, culturel, scientifique s'est toujours opposé au cloisonnement communautaire. Les tensions linguistiques entre Néerlandophones et Francophones se sont fortement détendues suite à l'anglicisation généralisée dans les milieux dirigeants. La collaboration entre Wallons, Bruxellois et Flamands et entre partis politiques est évidemment entravée par le manque de communication structurellement organisée entre nos communautés, particulièrement au niveau des médias audiovisuels et de l'enseignement.

TdW : Y a-t-il selon vous une spécificité politique et culturelle flamande en Belgique ?

LB : Du point de vue politique, la Flandre, comme la Belgique, est affectée d'un syndrome de complexité institutionnelle qui a rendu le pays ingouvernable. Un autre phénomène est l'éclatement de l'offre politique qui a atomisé le paysage institutionnel avec un trop grand nombre de partis condamnés à s'entendre. Ce phénomène, qui n'est pas propre à la Flandre, a ouvert la voie à tous les populismes. Une voie de solution serait de s'inspirer de la gestion de la crise du covid-19 en Allemagne : l'efficacité a rassuré les citoyens qui se rassemblent pour la plupart derrière l'équipe de M^{me} Merkel. Résoudre la complexité institutionnelle passe en Belgique, comme en Flandre, par le développement de politiques efficaces à tous les niveaux de pouvoir, débarrassées de tout dogmatisme. Dans tous les domaines de l'action publique, nous avons besoin de résultats, quel que soit le chemin qui y mène.

Quant à la spécificité culturelle flamande, elle réside selon moi depuis des lustres dans un art figuratif, pictural en particulier, remarquable. Mais ce qui me frappe, c'est à la fois le manque de fierté par rapport à cet atout et le soutien assez ti-

moré dont bénéficient les artistes. Or, et c'est l'entrepreneur qui vous le dit, un artiste brillamment mis en valeur, c'est bon pour la culture mais aussi pour sa région, et l'économie de celle-ci.

ME : Il y a bien entendu une spécificité politique et culturelle qui est érigée en objectif, voire en idéal au niveau des gouvernements et des parlements régionaux. Ils ont été créés à cette fin. Les résultats en général sont positifs sur le plan culturel. J'ai été pendant une quinzaine d'années président du festival de Flandre de musique. J'ai pu constater le foisonnement des initiatives et des activités artistiques tous azimuts. Et particulièrement à Bruxelles où une synergie importante avec la communauté francophone s'est développée. C'est évidemment sur le plan politique que la spécificité flamande est exploitée par certains partis politiques afin de promouvoir une autonomie à la fois plus grande et plus isolationniste.

AK : À titre personnel, rien ne me prédétermine du point de vue culturel. Citoyenne du monde, j'ai un vaste choix. Quand j'étais au fin fond du Burkina Faso, je pouvais choisir les meilleurs morceaux de la littérature française. De même, je peux puiser dans la culture flamande ce qui me parle. Certes, en Belgique, on ressent une différence d'intérêt des publics francophone et néerlandophone. Un événement récent m'a frappé, la mort en janvier 2019 d'Etienne Vermeersch, le philosophe, éthicien engagé de l'université de Gand, dont les idées m'apparaissaient stimulantes. Cela a provoqué un tsunami de réactions en Flandre et relativement peu d'écho en pays francophone. Ceci tendrait à démontrer l'existence de deux démocraties avec des points d'attention différents.

TdW : *Et y a-t-il un modèle économique et social flamand spécifique ?*

ME : « Modèle » est un terme un peu excessif mais il est vrai que la Flandre a toujours privilégié l'initiative privée, datant de l'époque où elle était largement agricole et une terre de petites et moyennes entreprises (PME). Aujourd'hui, les PME

justifient une politique économique et sociale centriste avec des partenaires sociaux qui continuent à se parler. Une grande importance pour l'avenir est le rayonnement des activités scientifiques des grands centres de recherche universitaires et industriels, et leur influence sur la création de start-ups.

LB : Il y a en Flandre un entrepreneuriat très important qui ne se contente pas des acquis du passé mais exploite de nouvelles semences. Il y a une culture d'entreprise qui est à la fois initiée par de grandes écoles comme la Vlerick School et des sociétés familiales. Celles-ci ne cherchent pas le profit immédiat, mais développent d'abord un outil économique fiable et durable, qui pourra croître avec des partenaires solides et s'épanouir dans le monde par la quête de nouveaux marchés. Cette dynamique entrepreneuriale est moins visible au Sud du pays et j'ai à cet égard une anecdote significative à révéler. Il y a plus de dix ans, nous recevions Elio Di Rupo au cercle d'affaires flamand *De Warande* à Bruxelles, pour un échange à bâtons rompus avec trente entrepreneurs flamands. En aparté, à la fin de la discussion, le futur Premier ministre me confia qu'avec trente entrepreneurs de cette trempe, il pourrait plus facilement transformer la Wallonie. J'ai été assez abasourdi par cette remarque et en même temps je me suis dit qu'il avait compris qu'il fallait accroître la part des entreprises privées en Wallonie et qu'il fallait les soutenir efficacement.

TdW : *Le mouvement flamand a-t-il encore un sens dès lors que les Flamands ont la majorité démographique en Belgique, incarnent l'économie la plus puissante et possèdent l'autonomie culturelle?*

ME : Le mouvement flamand a gagné dans pratiquement tous les domaines. La Flandre est devenue une des régions les plus prospères d'Europe et du monde avec une grande qualité de la vie. Mais rien n'est définitivement acquis. Dans un monde en pleine mutation, la Flandre est vulnérable dans de nombreux domaines. Elle est devenue de plus en plus interdépendante et

largement tributaire des décisions prises au niveau européen. Tout isolationnisme et protectionnisme économique, culturel, politique peuvent avoir des conséquences suicidaires. L'avenir de la Flandre dépend de son ouverture intelligente à ses voisins, au monde et aux citoyens de ce monde.

AK : L'émergence de la N-VA comme premier parti de Flandre prouve que le mouvement flamand est toujours nécessaire. En effet, les constructions politiques de l'État fédéral ont donné trop de pouvoir à un système paritaire. Le mouvement flamand n'est pas un mouvement d'opposition, c'est un mouvement d'émancipation de la Flandre. S'il est toujours nécessaire, c'est en raison d'un système institutionnel belge qui peut être bloqué par les mécanismes paritaires. Dans cette optique, l'option confédéraliste est opportune pour pouvoir gérer en fonction des résultats des élections la politique attendue aussi bien en termes économiques que sociaux ou migratoires. L'objectif de la partie du pays la plus riche, la plus sévère en termes de parcours d'intégration, est de pouvoir faire entendre sa voix sans entraves pour la constitution d'un gouvernement correspondant aux résultats des élections.

LB : La fédéralisation de l'État n'a pas complètement satisfait la Flandre. Les mécanismes paritaires, notamment au sein du gouvernement fédéral et les lois spéciales nécessaires pour réformer l'État sont trop rigides et trop complexes. Il demeure dès lors le besoin d'un mouvement flamand pour que les 55 % de la population qui créent près de 60 % de la richesse du pays sans compter Bruxelles puisse employer à 100 % les moyens qu'ils créent pour continuer à développer leur bien-être².

TdW : *Comment expliquer la présence, depuis trente ans, d'une extrême droite dans le paysage politique flamand ?*

AK : Il faut d'abord souligner que le phénomène n'est pas

² Les chiffres de l'IWEPs indiquent comme répartition moyenne du PIB au sein de la Belgique entre 2010 et 2018 ceci : Flandre 57,8 % ; Wallonie : 23,1 % ; Bruxelles : 19 %

propre à la Flandre, il est européen. Ce qui est spécifique à la Flandre, c'est que cette extrême droite avance un lien avec l'identité tout en constituant *de facto* un rassemblement de mécontents. Elle possède une doctrine politique étrange : plutôt de gauche du point de vue économique et social mais radicale de droite sur des questions comme l'immigration. Ceci lui permet de tabler sur des frustrations diverses pour capter un électorat inquiet, que ce soit sur des questions de sécurité ou d'identité. Le *Vlaams Belang* réussit ainsi à attirer à la fois des personnes qui sont dans le rejet de la politique sans grand bagage doctrinal, et dont le lien avec le programme du parti est ténu, et des doctrinaires, militants convaincus des divers points du programme. La seule solution pour atténuer ces attraits est de discuter de tous les sujets avec les électeurs, de ne pas en laisser à la seule extrême droite, pour que le sentiment d'absence d'écoute disparaisse et n'entraîne plus le rejet du politique. Dans cette optique, les débats trop clivants, avec des minorités agissantes qui se posent en victimes, ne sont pas l'idéal : ils opposent trop les citoyens et souvent de manière stérile. Le relais médiatique de points de vue extrêmes est également un problème : les tonneaux vides sur lesquels on tape font souvent plus de bruit que les tonneaux pleins d'idées. J'en ai l'expérience personnelle dans les échanges que je peux avoir sur les réseaux sociaux : la plupart des gens sont là pour s'informer et pour débattre. Les réseaux sociaux peuvent donc être une source d'empathie et d'échange. Mais 5 % des interlocuteurs ne sont là que pour vitupérer, caricaturer voire exprimer de la violence ou de la haine. Il ne faut donc pas leur donner trop d'importance, d'autant qu'ils seraient moins virulents s'ils pouvaient s'exprimer en face-à-face direct. J'en conclus qu'il y a une responsabilité de ne pas donner une récompense médiatique aux opinions extrêmes.

ME : L'extrême droite est un terme ambigu, alors que l'on constate qu'un parti comme le *Vlaams Belang* propose une

série de mesures à caractère social extrêmement progressistes. Ce parti est surtout opposé à l'immigration, à l'abandon de la souveraineté d'une Flandre autonome en faveur d'une intégration européenne plus poussée. L'extrême droite populiste et anti-migration s'est d'ailleurs développée dans beaucoup de pays européens. L'extrême droite en Flandre est surtout caractérisée par un anti-belgicisme virulent, dont les racines plongent dans les événements d'après-guerre, les collaborateurs avec l'occupant ayant été sanctionnés par la justice de la Belgique...

LB : Le phénomène n'est pas propre à la Flandre, elle résulte plutôt selon moi des insatisfactions liées à la complexité institutionnelle; à une taxation forte mais avec une efficacité administrative faible. Et d'aucuns estiment en effet que la seule manière de parvenir à l'efficacité, c'est via l'indépendance. L'extrême droite s'engouffre facilement dans cette brèche. Le vote extrême est d'abord un vote de rejet pour un appel à des politiques qui produisent des résultats.

TdW : *Que représentent pour vous les Pays-Bas ?*

ME : Un « grand petit pays », s'inspirant régulièrement des principes du calvinisme pour bien gérer leur société. Le pays est très moderne et l'élite est très internationale. La Flandre a tout intérêt à intensifier les synergies et la symbiose avec les Pays-Bas car ensemble on constitue une population d'environ 24 millions d'habitants. Si par malheur la Belgique éclatait, un rapprochement même étatique entre la Flandre et les Pays-Bas serait à prendre en considération.

AK : Pour ma part, ayant eu l'occasion de bien connaître les Pays-Bas, je pense que pour la Flandre, ils ne représentent ni une source d'attraction voire de référence ou à l'inverse de repoussoir. Même si nous partageons la même langue, nous la parlons différemment. Quand je me fais interviewer aux Pays-Bas, je passe à la télévision avec des sous-titres. L'humour y est différent et le sens des mots parfois aussi ce qui m'a valu quelques quiproquos cocasses. Le débat politique y est fonda-

mentalement différent, plus excité qu'en Flandre. Mais à l'évidence, ce ne sont là que des impressions personnelles, les comparaisons de groupes me semblent toujours difficiles.

LB : En tant qu'Anversois, je connais bien tous les liens historiques avec les Pays-Bas, notamment ces populations de nos régions qui ont migré à la fin du XVI^e siècle vers le Nord et qui y ont assuré une part de la prospérité néerlandaise. La différence avec la Flandre actuelle réside une fois encore dans leur efficacité politique liée à un système plus monolithique.

TdW : *La Flandre a-t-elle une vision de l'intégration européenne spécifique, distincte de la Belgique ?*

ME : La droite nationaliste en Flandre est eurosceptique et même foncièrement opposée à une intégration plus poussée de l'Europe car cela implique évidemment une réduction des souverainetés nationales. Il est toutefois évident qu'une autonomie plus grande de nos régions, voire le confédéralisme, est incompatible avec la qualité de membre actif et avec le rôle que la Belgique doit jouer autour de la table des Conseils des ministres européens. L'UE ne reconnaît que des États comme membres et donc les régions belges, de plus en plus compétentes, se doivent de forger paradoxalement un point de vue unitaire belge avant de pouvoir participer aux discussions européennes en vue d'influer sur les décisions. En outre l'Union européenne, dans l'application de ses normes, ne connaît que le budget de la Belgique, que la dette publique de la Belgique, etc. En fait l'Union européenne gêne structurellement une grande autonomie des régions du pays, ce qui conduit les confédéralistes logiquement à une option radicalement séparatiste. Mais dans cette hypothèse un État flamand indépendant, une république de Flandre sortirait automatiquement de l'Union européenne et de l'Union monétaire et devrait introduire en tant que nouveau pays sa candidature pour obtenir son adhésion à l'UE, où la décision d'accepter un nouveau membre se prend à l'unanimité. Une unanimité qui n'est pas nécessairement ac-

quise. Et donc des complications invraisemblables en vue avec entre-temps une implosion de la crédibilité financière et économique de la Flandre souveraine.

AK : En fait, la distinction existe au sein de la Flandre elle-même. Ma vision de l'intégration européenne n'est pas celle de Guy Verhofstadt qui prône les États-Unis d'Europe, et une réduction de l'importance des États membres. Ma vision de l'Union européenne est celle d'une Europe qui apporte une valeur ajoutée aux États membres qui demeurent centraux dans le processus politique. S'il y a une unité, c'est dans la diversité. Le refus d'entendre la diversité peut mener à des phénomènes comme le Brexit, conséquence d'une histoire de torts partagés entre le Royaume-Uni et l'UE, comme dans tout divorce. Cela étant, on ressent au sein de l'UE un manque d'élan, moins d'énergie et de volontarisme que du temps des Pères fondateurs. C'est pourquoi il importe de prôner une Europe des résultats, ce en quoi je peux rejoindre le président Macron. À cet égard, l'essentiel au niveau de l'Union c'est la défense des droits humains, les tentatives de résolution des questions plus géopolitiques où l'UE a un rôle à jouer, l'apport pour les citoyens notamment via la protection des consommateurs et des producteurs. Mais l'Europe doit également comprendre que le monde change et saisir l'opportunité pour mener des réformes en profondeur et se positionner sur le plan géopolitique.

LB : Pour certains entrepreneurs flamands qui déplorent un État belge fonctionnant difficilement, il y a l'espoir d'une intégration européenne plus poussée et plus efficace que les États. Mais cet espoir sera rapidement déçu parce que l'intégration européenne repose sur les États et non sur les régions. L'Europe des régions est un mythe. Actuellement, avec d'autres, je déplore que le plan de relance européen n'ait pas accru la part consacrée à la recherche.

TdW : *Le Congo, et l'histoire partagée avec cet État, font-ils partie de l'identité flamande ?*

LB : Le Congo fait avant tout partie d'une identité belge résultant de l'audace de Léopold II de s'immiscer à la fin du XIX^e siècle au centre de l'Afrique entre les prétentions françaises et les ambitions britanniques. Beaucoup de Flamands sont allés au Congo et y ont créé des infrastructures remarquables. Partis de rien, ils sont revenus avec... rien, devant parfois tout abandonner lors de l'indépendance. Mais leur esprit d'entreprise leur a permis de repartir en Belgique et d'y prendre de nouvelles initiatives.

AK : Je ne pense pas que les liens historiques soient déterminants pour les relations contemporaines. La Flandre ira faire des affaires là où elle l'estimera profitable d'un point de vue économique et non en raison du romantisme des liens historiques.

ME : Il n'en reste pas moins que le Congo fait partie de la mémoire de bon nombre de familles flamandes au niveau des grands-parents, la filière ayant été les missionnaires et parfois les fonctionnaires congolais. Pour les francophones belges, le relais fut plutôt le monde des affaires. Pour pas mal de Congolais relativement âgés, c'est plutôt la belgitude qui les a influencés. Il faut surtout penser à l'avenir et à l'évidence d'une grande communauté d'intérêt entre l'UE et l'Afrique. Un partenariat belgo-congolais pourrait en être le modèle.

TdW : *Selon vous, aujourd'hui, quelle femme et/ou quel homme incarne-t-il/elle le mieux la Flandre ?*

AK : Il est difficile d'isoler une personne et en choisissant il est délicat de prétendre qu'elle incarne avec exclusivité une caractéristique, mais si je devais trancher, je dirais Bart De Wever parce qu'il fait comprendre le cœur même de la Flandre.

ME : La réponse à cette question est largement influencée par les médias et ce constat vaut pour toute société moderne. Souvent les vedettes sportives sont quasi divinisées comme Eddy Merckx et les héros du football. Je donne la préférence à des personnes qui ne font pas les manchettes. J'ai beaucoup

d'admiration pour les acteurs culturels, les grands scientifiques et les personnes actives dans le secteur des soins de santé et le monde caritatif.

LB : La question est compliquée mais je citerais des personnes qui ont réussi dans la biotechnologie, la pharmacie, la recherche médicale, comme Paul Janssen de *Janssen Pharmaceutica* ou Paul Stoffels de *Jonhson & Jonhson* ; il y a d'ailleurs aussi en Wallonie des personnages de cet acabit, je pense au prix Nobel Christian de Duve ou à Jean Stephenne, le patron de GSK. Dans mon esprit, c'est le meilleur de ce que la Belgique, en Flandre ou en Wallonie, peut nous offrir : des innovations au service de la santé et du bien-être.

TdW : *En 2005, un sondage indiquait que pour les Néerlandophones, le plus grand des Belges était le Père Damien, Jozef De Veuster, dévoué aux lépreux de Molokai (pour les Francophones, c'était Jacques Brel, mais si on additionnait les voix des deux côtés, le Père Damien l'emportait haut la main). Pour vous, qui est le plus grand des Belges dans l'histoire ?*

ME : Le choix du père Damien est très judicieux car il a mis l'accent sur les valeurs morales et profondément humaines et chrétiennes au cours d'une vie héroïque. Pour l'avenir de notre société, les scientifiques dans tous les domaines et ceux qui appliquent leurs découvertes ont un immense mérite entre autres et actuellement en ce qui concerne la découverte et la production d'un vaccin contre le covid 19.

AK : Je trouve que le Père Damien et Jacques Brel méritent d'être mis en exergue mais je vous l'ai dit, j'ai du mal à choisir, alors je citerais à la fois Hergé et Peyo, Magritte, Marie Popelin, première femme avocate du Royaume et Marguerite Yourcenar, belge par sa mère, pour son talent littéraire à développer une réflexion remarquable sur l'humanité et pour avoir été la première femme élue à l'Académie Française.

LB : Le roi Albert au moment de la Première Guerre mondiale a été remarquable et mérite d'être cité au Panthéon des

Belges. Par ailleurs, des gens comme Cockerill, Solvay ou Empain ont marqué le pays de leur empreinte par des créations qui leur ont survécu. Enfin, toutes les personnes, sans en isoler une, qui ont contribué au développement du port d'Anvers sont à mettre en exergue parce qu'ils ont pourvu à la croissance du pays.

TdW : Quels sont les écrivains ou les artistes flamands qui vous inspirent ?

ME : La Flandre pullule de talents artistiques surtout en ce qui concerne les arts plastiques, peinture et sculpture mais aussi la danse et la musique (solistes et orchestres). Quant aux écrivains, il faut évidemment aujourd'hui tenir compte de l'espace culturel néerlandophone y compris les Pays-Bas. J'arrive ainsi à une longue liste avec notamment Harry Mulisch, Gerard Reve, Frederik Hermans, Hugo Claus, Tom Lanoye, Stefan Hertmans précédés dans le temps de Multatuli et Couperus. À noter que les grands auteurs francophones belges tels Maeterlinck (prix Nobel), Emile Verhaeren, Michel de Ghelderode, Marie Gevers et Charles De Coster étaient tous flamands et j'en passe.

LB : J'ai une affinité particulière avec les peintres, notamment anversoises, Rubens, Van Dyck, Jordaens. Plus tôt, Bruegel était à mes yeux une révolution picturale. Plus tard, au XX^e siècle, Ensor rencontre mes faveurs. La littérature flamande très contemporaine m'inspire moins que les auteurs de l'époque de Felix Timmermans.

AK : Parmi les figures littéraires inspirantes, je pointerais l'écrivain et poète Willem Elsschot, de son vrai nom Alphons De Ridder et sa fille Ida De Ridder, qui l'a fait encore mieux connaître en écrivant l'histoire de sa mère. Elsschot développe un style d'écriture adéquat où il n'y a rien à ajouter, rien à retrancher. Son roman *Kaas* est un excellent livre que j'ai d'ailleurs fait lire à ma fille. Dans le cinéma, mes faveurs vont aux œuvres historiques comme *Daens* du réalisateur Stijn Coninx et à l'acteur exceptionnel (et séduisant) qu'est l'Anversoise Matthias Schoenaerts.